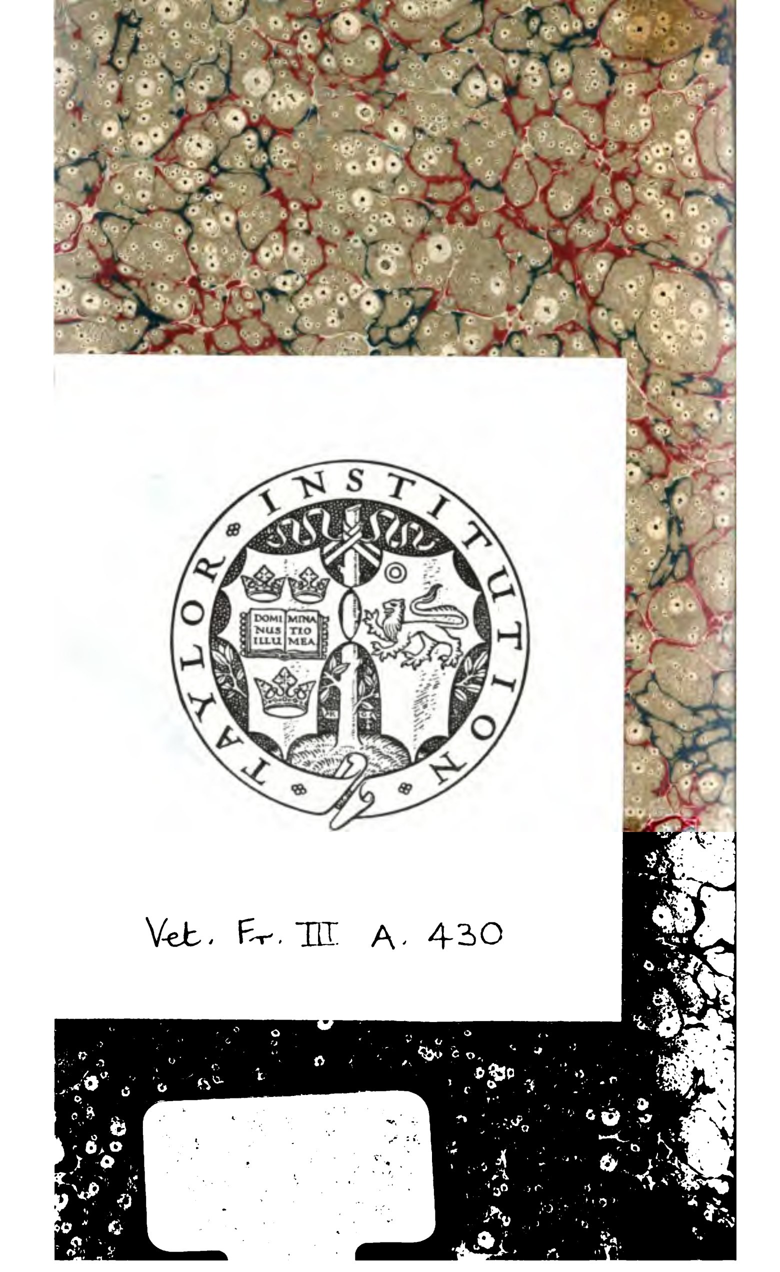



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Vet. Fr. III A. 430



RIMES LEGERES

DU MÊME AUTEUR :

IAMBES ET POEMES, 11e édition. 1 vol. grand in-18... 3 50

SATIRES ET CHANTS, nouvelle édition comprenant : les chants civils et religieux, les rimes héroïques et les satires dramatiques. 1 vol. grand in-18............... 3 50

JULES CÉSAR, tragédie de Shakspeare, traduite en vers français, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18.......... 3 50

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.
55, QUAI DES AUGUSTINS.

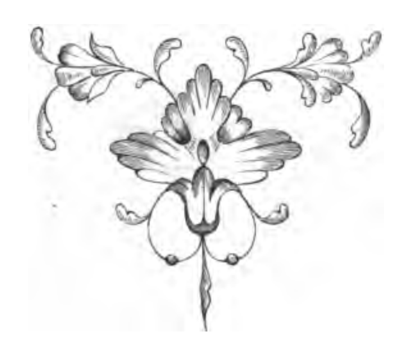
RIMES LEGERES

CHANSONS ET ODELETTES

PAR

AUGUSTE BARBIER

SECONDE EDITION REVUE ET AUGMENTEE



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIETE DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS, 13.

M.D.CCCLXI.

La première édition de ce recueil de CHANSONS ET ODELETTES, bouquet de petites fleurs cueillies çà et là dans des moments de loisir et d'heureux oubli, a paru sans nom d'auteur au commencement de l'année 1851. Le voile de l'anonyme ayant été soulevé par plusieurs critiques, je ne crois pas devoir le laisser retomber. Je craignais que le public n'acceptât pas avec faveur cet essai de poésie très-différent de forme et de fond de mes premiers vers. Heureusement trompé par lui dans mes appréhensions, je lui offre une seconde fois ces rimes, avec un nouvel ordre, des corrections et quelques pièces de plus.

1860 A. B.

RIMES LÉGÈRES

χάριεντα μὲν γὰρ ἀδώ.

ANACRÉON.

J'ai dit à ma plume, un jour :
Écris un hymne à la gloire ;
Mais ma plume toute noire
N'a tracé qu'un mot : amour.
Une autre plume résonne,
Et toujours même refrain ;
Avec une autre j'entonne
Le nom de Kléber, soudain
C'est amour qu'elle griffonne.
Héros ! je vous abandonne,
Puisque ma plume toujours
Ne va que pour les amours.

L'AMOUR DES CHANSONS

J'aime les chansons
Quand le printemps sur terre
D'une main légère
Peint en vert les buissons :
Des bois et des monts
S'élève une voix fraîche et pure,
Toute la nature
Chante aux amours mille chansons.

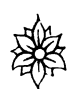
1.

J'aime les chansons,
L'été, quand sous les treilles,
Aux filles vermeilles
S'unissent les garçons :
Alors aux doux sons
Du tambourin, de la musette,
On danse et répète
Vieux refrains et folles chansons.

J'aime les chansons
Surtout lorsque la bise
Rend la terre grise
Et blanchit les gazons :
Auprès des tisons
Chantent les jeunes ouvrières,
Et les tendres mères
Bercent gaiement leurs nourrissons.

Vive la chanson,
La douce chansonnette!

C'est la violette,
Le parfum du flacon :
Pour une chanson
Pleine de finesse et de grâce,
Pour trois vers d'Horace
Je donnerais tout Cicéron.



LES ATTRAITS

Où va l'aimant, mystérieux fluide,
Au nord;
Où va la vague ondoyante et limpide,
Au bord;
Où va l'abeille, odorante ouvrière,
Au miel;
Où va des prés la senteur printanière,
Au ciel.

Où va, la nuit, la sonore phalène,
Au feu;
Où va l'étoile en sa course lointaine,
A Dieu;
Où vont la pourpre et les rubis en flammes,
Au roi;
Et tôt ou tard, amour, les tendres âmes,
A toi.



L'ENFANT DANGEREUX

Une chanson de Provence
Dit qu'Amour, à sa naissance,
Est comme un petit enfant
Qui tette et va bégayant.

On lui rit, on le caresse,
On le porte au bras sans cesse,
Tant le mignon est léger,
Tant il paraît sans danger.

Mais quelques jours d'existence
Suffisent à sa croissance,
Et le petit enfant nu
Bien vite homme est devenu.

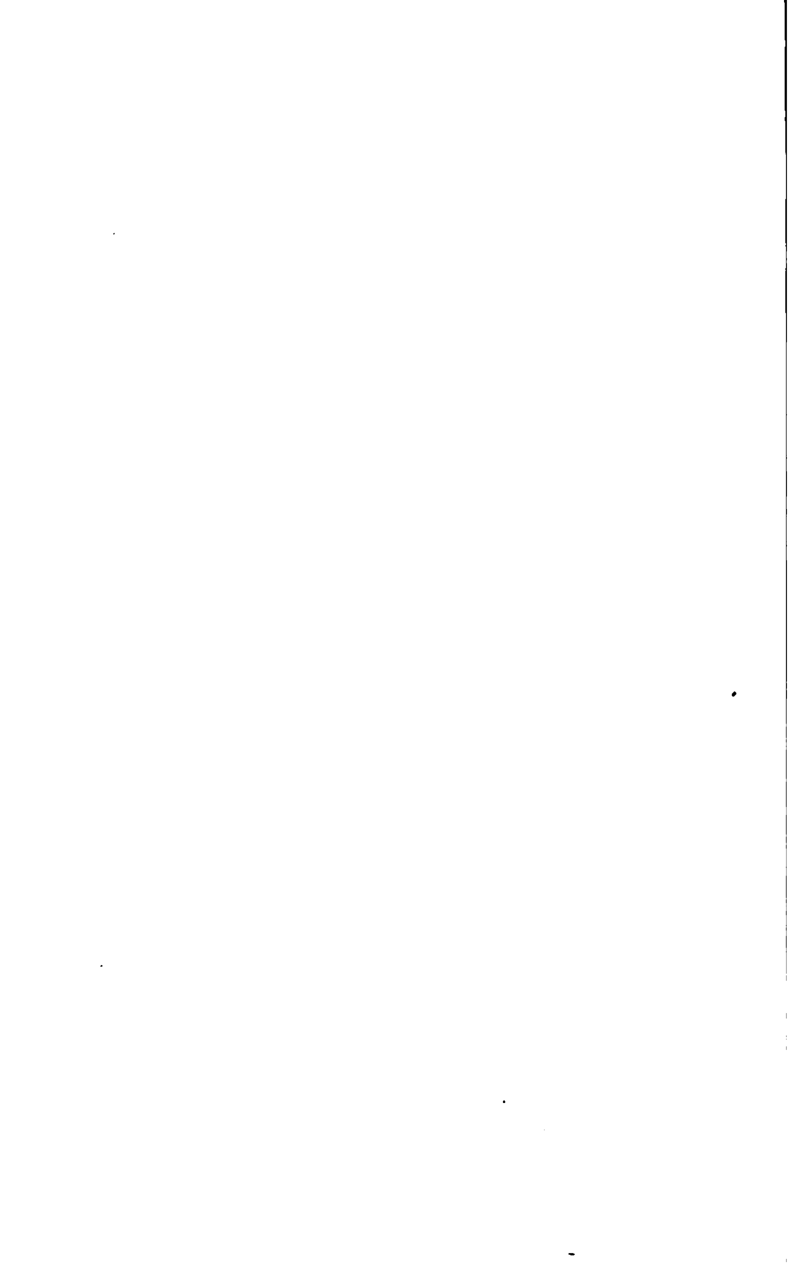
Alors à son tour le traître
Vous prend et vous parle en maître,
Et souvent dans les tourments
Fait expirer deux amants.

Ah! vraiment, lorsque l'on pense
A quoi tient son existence,
Que d'un coup d'œil émouvant
Elle dépend bien souvent,

Qu'un mot d'une tendre bouche,
Un bout de pied qui vous touche
Et l'étreinte d'une main
Engendrent cet inhumain ;

On frémit de tout son être
A voir le printemps renaître;
Car, Dieu sait à quels malheurs
Vont s'exposer tant de cœurs!





LA VIOLETTE

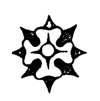
O toi qui la première
Reparais à nos yeux ;
Toi qui sous la bruyère
Nous reflète les cieux ;
Premier soupir que jette
Le printemps de retour,
O brune violette,
Salut ! ô mon amour !

Tu nais, et, douce chose,
Aussitôt les frimas
Avec l'hiver morose
S'éloignent à grands pas :
Bonhomme au front qui penche,
Adieu, plus ne verrons
Flotter ta barbe blanche
Sur l'émail des gazons !

Adieu, libre est le monde :
Tout a repris l'essor,
L'oiseau, la fleur et l'onde,
Et l'âme plus encor :
Jeunes gars, jeunes filles
Sentant battre leurs cœurs
Ne rêvent que charmilles
Bosquets et prés en fleurs.

Violette, ton baume
Est plein d'enivrements :

Dans ce divin arome
Sont les feux du printemps.
Ah ! que ta fleur est belle !
Mais au printemps, toujours,
Que ne voit-on comme elle
Refleurir les amours !



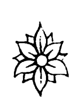
TOAST AU PRINTEMPS

GHAZEL.

Voici venir le temps des roses,
Pour célébrer ces douces choses,
Allons! qu'on m'apporte du vin!
Peut-on voir quand naissent les roses
Un verre droit sans qu'il soit plein!
Je hais par-dessus toutes choses
Les faux airs de rigidité,

L'hypocrisie aux lèvres closes
Affectant la sobriété ;
Mais j'aime que l'humanité
Suive le mouvement des choses,
Qu'un cœur épanche sa gaieté
Quand nature est en liberté :
Buvons ! voici le temps des roses !

Inspiré d'Hafiz.



CIEL ET CŒUR

Voyez, ami, combien le ciel est grand !
Mon œil est las d'en parcourir les cimes :
Car il contient plus d'étoiles sublimes
Que de cailloux les bords de l'Océan.

Oui, je le vois, c'est l'immensité même ;
Eh bien ! ce ciel si vaste, dans mon sein
Tout en entier tiendra le jour divin
Où votre cœur m'aura dit : Je vous aime.

Pensée de Bettine.

LE PETIT DORMEUR

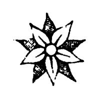
Dans le bois sombre en arrivant
Nous vîmes sur l'herbe un enfant
    Qui reposait à l'aise :
Il était nud, il était beau,
Ailé comme un petit oiseau,
    Rose comme une fraise.

Nous fîmes cercle autour de lui
Et nous l'admirâmes sans bruit
Pour respecter son somme ;
Mais Thisbé, cœur malicieux,
Sur le sein de l'enfant heureux
Fit rouler une pomme.

Soudain le dormeur frémissant
S'éveille, et sur pied se dressant
Nous regarde en colère ;
Puis, avisant dans le troupeau
Celle qui ricanait tout haut
De sa douleur amère :

« Méchante, pourquoi m'éveiller
Et surtout ton cœur égayer
De ma peine profonde ?
Sache-le bien, je suis l'Amour :
Quiconque m'éveille, à son tour,
Ne dort plus en ce monde. »

Il dit et, des ailes battant,
Reprit vers le ciel scintillant
Sa course fugitive;
Et nous, en folâtrant, du bois
Nous sortîmes ; mais cette fois
Thisbé marchait pensive.



LA FUITE INTÉRESSÉE

ADONIS.

Quand je viens près de toi
M'asseoir sous la feuillée,
Pourquoi, belle effrayée,
T'élancer loin de moi ?

CYPRIS.

C'est pour que, sur ton cœur,
De tes deux bras la chaîne
Tendrement me retienne,
O timide chasseur !

L'ORÉADE

J'ai perdu le repos,
O nymphes des montagnes !
O mes chères compagnes,
Plaignez, plaignez mes maux :
J'ai perdu le repos !

Hélas ! je l'ai perdu
Le jour où sous les ombres
De nos grands chênes sombres

Un jeune homme inconnu
Habiter est venu.

Ce n'est point un grossier
Coureur de jeunes filles,
Un rôdeur de charmilles,
Un méchant chevrier,
Un chasseur meurtrier.

C'est un rêveur pieux,
Au front pâle et modeste :
Une grâce céleste
Réside dans ses yeux
Toujours levés aux cieux.

Je ne sais quoi de doux
Attire sur sa trace :
Partout devant sa face
Les sapins et les houx
Soudain s'inclinent tous.

Les oiseaux par essaim
Descendent du feuillage,
Et la biche sauvage
Vient manger dans sa main
L'herbe dont elle a faim.

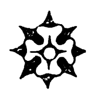
Comme l'oiseau, la fleur
Et la biche légère,
Vers ce doux solitaire
Par un charme vainqueur
S'est envolé mon cœur.

J'ai perdu le repos,
O nymphes des montagnes!
O mes chères compagnes,
Plaignez, plaignez mes maux :
J'ai perdu le repos!

CHANSON DE MOSCHUS

Henriette aime Julien
Qui n'aime que Cornélie,
Cornélie aime Adrien
Qui ne voit que Rosalie ;
Et chaque jeune amoureux
Haïssant le cœur qui l'aime
Subit la haine, lui-même,
Du bel objet de ses feux :

Et tous sont loin d'être heureux.
Touché des larmes amères
Que versent tant d'yeux charmants,
Je dis à tous les amants
Pleins des ardeurs printanières :
Ah ! que de telles misères
Vous soient bons enseignements !
Au jeu d'amour, jeu suprême,
Les cœurs durs ont du malheur ;
Enfants, aimez qui vous aime :
C'est la chance de bonheur.



L'ABEILLE

Dis moi, dis-moi, petite abeille,
Où donc t'en vas-tu si matin?
Aucune cime encor vermeille
Ne brille sur le mont voisin.

Les petites fleurs parfumées
Dans les buissons dorment, hélas!
Toutes encore bien fermées,
Le corps penché, la tête en bas.

Et toi, tu fatigues ton aile,
Déjà tu te mets en chemin :
Dis-moi, dis-moi, ma chère belle,
Où donc t'en vas-tu si matin?

Chercher du miel.—Ah! prends haleine,
Ne t'épuise pas à courir ;
Car je vais t'apprendre où sans peine
Tu pourras toujours en cueillir.

Tu connais bien celle que j'aime,
Ma Juliette aux si beaux yeux ;
Ses lèvres ont un charme extrême,
Une douceur digne des cieux :

Va donc sur sa bouche vermeille
Cueillir le baume des amours;
C'est le miel divin, chère abeille !
Suce-le bien, suce toujours.

Imité du Sicilien Meli.

L'ILE DÉSERTE

Je connais sur la mer profonde,
Aux lieux où le soleil abonde,
Une île verte et pleine au bord
De sable d'or.

Là, l'aube claire est une rose,
Mais une rose demi-close,
Exhalant à travers ses pleurs
Mille senteurs;

Le jour, une grenade ardente,
A la crête rouge et pendante,
Qui change la mer au flot bleu
En lac de feu;

Et la nuit, une coupe pleine
De jasmins à la douce haleine,
Groupés autour d'un lis d'argent
Toujours changeant.

Là, toujours de la solitude,
Profond silence et quiétude;
Jamais de regards curieux
Et d'envieux.

Heureux, heureux qui jeune encore
Y conduit celle qu'il adore!
La vie est un rêve de miel
Sous ce beau ciel.

LES BORDS DE LA MER

Voilà le soleil qui se penche
Et qui décline vers la mer :
Allons sur la falaise blanche
Respirer la fraîcheur de l'air !

Là nous verrons les barques frêles
Passer, repasser sur les flots,
Et tremper, comme des oiseaux,
Dans l'onde le bout de leurs ailes ;

Nous verrons, à nos pieds soumis,
Courir le troupeau des nuages,
Et les hommes le long des plages
Cheminer comme des fourmis ;

Nous verrons la vague sonore
Se fondre à l'horizon brumeux,
Nous verrons quelque chose encore
De plus grand que la mer,—les cieux ;

Et là, sur la haute colline,
Loin des cris et des pas humains,
Appuyé contre ta poitrine,
Et les deux mains dans tes deux mains ;

Au vaste murmure de l'onde
J'écouterai battre ton cœur,
Et sa faible et douce rumeur
Dominera la mer profonde.

L'EXTASE

Arrivés au pin, noir ombrage,
Où devaient s'arrêter leurs pas,
L'adieu leur ôte tout courage
Et tous les deux ouvrent les bras.

Alors, dans l'étreinte charmante,
Pour la première fois l'amant
Sent les lèvres de son amante
Frémir sur sa bouche un moment.

Divin élan de la tendresse !
Ce fut comme éclair dans la nuit :
Mais de ses sens bientôt maîtresse
L'amante au cœur troublé s'enfuit.

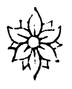
Quant à l'ami, plein de la flamme
Qu'Amour sur lui vient d'épancher,
Il en tressaille encor dans l'âme
Et du sol ne peut s'arracher.

Ivre de joie, au pied de l'arbre
Où l'enchaîne sa vive ardeur,
Il reste là, blanc comme un marbre,
A savourer tout son bonheur.

Et là, bien que sur la nature
Règne en tyran le sombre hiver,
Il ne sent rien de la morsure
Des vents du nord qui glacent l'air.

Il voit les bois aux fronts moroses
De verts feuillages resplendir,
La neige se couvre de roses,
Le ciel gris luit comme un saphir,

Tout lui rit, et sa voix touchante
Exhalée en sons éclatants
Comme l'ardent rossignol chante
Un hymne d'amour au printemps.



L'ENFER

Je viens de l'enfer :
Bon Dieu! que de monde!
La salle est profonde,
Il y fait très-clair.
Là, je vis Laurette
Qui me dit : Bonjour,
Bonjour, mon amour,
Pour moi quelle fête!

Puis elle ajouta :
Sur ma bouche en flamme
Penche-toi, mon âme,
Tant qu'il te plaira.
O vent salutaire!
Maintenant, chéri,
De sortir d'ici
Plus jamais n'espère.

Alors de bonheur
Voilà que j'entonne,
O sainte patronne!
Ton nom plein d'honneur :
Mais ce nom prospère
M'enlève à l'instant
Des bras de l'enfant
Et me met sur terre.

Hélas! bien en vain
Je suis hors du gouffre,

Ici plus je souffre
Qu'au noir souterrain :
O supplice extrême!
L'enfer est vraiment
D'être, cœur aimant,
Loin de ce qu'on aime.

Les deux premiers couplets sont imités d'une chanson florentine.



L'HEUREUSE FIN

Sous des bois frais, embaumants,
Erraient deux jeunes amants :
Le vent souffle, un arbre tombe,
Et les voilà dans la tombe.

Quel bonheur ce fut pour eux !
Mourir du coup tous les deux,
C'est vraiment un sort d'apôtre :
L'un n'eut pas à pleurer l'autre.

Imité de l'allemand.

L'HIRONDELLE

J'avais un doux ami,
Que ma peine est cruelle !
Mais du village il est parti :
Belle hirondelle !

Il est bien loin de moi
A la guerre nouvelle ;
Il est allé servir son roi :
Belle hirondelle !

J'en gémis, nuit et jour,
Comme une tourterelle,
Sans pouvoir guérir mon amour :
Belle hirondelle !

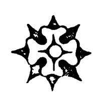
O toi que le bon Dieu
Fit si forte de l'aile,
Prends en pitié mon mal un peu :
Belle hirondelle !

Si tu n'as point frayeur
De la poudre mortelle,
Va trouver l'ami de mon cœur :
Belle hirondelle !

Tu le reconnaîtras
A sa noire prunelle ;
C'est le plus beau de nos soldats :
Belle hirondelle !

En ton gazouillement
Conte-lui que sa belle
L'aime toujours bien tendrement :
Belle hirondelle !

Mais, ô funeste sort !
S'il n'était plus fidèle,
Reviens me dire qu'il est mort :
Pauvre hirondelle !



LE VRAI TRÉSOR

Le cœur, le cœur de ma mie,
Voilà mon cruel souci,
Le soin qui trouble ma vie
Et qui la consume aussi.

Il est chose si légère
Que je tremble bien souvent,
Comme la feuille éphémère,
Qu'il ne tourne au moindre vent.

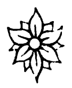
Ma mie est vraiment divine ;
Mais qu'importe sa fraîcheur,
Ses beaux yeux, sa taille fine,
Hélas ! si je n'ai son cœur.

Sans le cœur, sans sa tendresse,
Qu'est le parfum de l'amour?
Plaisir suivi de tristesse
Et qui ne dure qu'un jour.

Ah ! quand j'ai la certitude
Qu'il est bien à moi, ce cœur,
En mon humble solitude
Je deviens fou de bonheur.

Avec ce trésor suprême
Je fais fi du monde entier,
De la richesse elle-même
Et du plus brillant laurier.

Tous les trônes de la terre
Sont peu de chose à mes yeux,
Moins que le grain de poussière
Que le vent balaye aux cieux.







LES PLAINTES DE SUZETTE

Sur un vieux refrain.

Lorsqu'à ma mansarde
Grimpe mon amant,
A peine il regarde
Et cause un moment.
Son âme est distraite,
Toujours du souci :
Ah! pauvre Suzette!
J'irai chercher un ami
A Pondichéri.

Si je dis : Mon ange,
Allons promener;
Le ciel bleu s'arrange
Pour l'après-dîner;
Quelque mal étrange
L'oblige à rester :
Ah! comme tout change!
J'irai chercher un ami
A Pondichéri.

Ma voix si légère
Qu'il admirait tant
Ne sait plus lui plaire
Et fausse à présent;
La jeune fauvette
Au fredon brillant
N'est qu'une chouette :
J'irai chercher un ami
A Pondichéri.

En vain je l'embrasse
De douce façon,

Lui froid comme glace
Me tend le menton ;
Toujours je chiffonne
Sa chemise à pli :
Ah ! s'il m'abandonne !
J'irai chercher un ami
A Pondichéri.

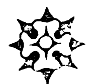


LE CŒUR FAIBLE

GHAZEL.

Éloigne, éloigne ces beaux yeux
Que trop souvent sous d'autres yeux
Tu te plais à porter, cruelle !
Éloigne, éloigne ces beaux yeux
Dont le regard m'est infidèle.
Mais las ! ils sont si doux, tes yeux,
Que, malgré le cri de mon âme,

Je ne puis faire que mes yeux
N'aillent chercher leur tendre flamme.
Phare trompeur, dussent tes yeux
Être cause de mon naufrage,
Sur eux toujours iront mes yeux ;
Car je n'ai dans mes jours d'orage
Pour étoiles que tes beaux yeux.



DÉPIT D'AMOUR

LOUISA.

Hélas, hélas! qu'est devenue
La grande amitié d'Honoré?
Chaque jour elle diminue;
C'est tout au plus, quelle pitié!
Si j'en pourrais emplir un dé.

HONORÉ.

Hélas, hélas ! qu'est devenue
La tendresse de Louisa?
Chaque jour elle diminue;
Avec la mienne pesez-la,
La mienne en poids l'emportera !

LOUISA.

Je veux sans délai faire emplette
De robe grise et bonnet noir,
Pour renoncer à toute fête
Et par tout pays faire voir
Qu'aux amoureux j'ai dit : Bonsoir !

HONORÉ.

Et moi, je m'en vais à l'armée
Engager mes bras et mon cœur !
Quand notre âme n'est plus aimée
La vie est pour elle un malheur,
Et s'en défaire est le meilleur.

LOUISA.

Mais si pourtant, plein de tendresse,
Mon doux ami me revenait
Tel qu'il était pour sa maîtresse;
Comme vite mon cœur dirait :
Adieu tristesse et noir bonnet !

HONORÉ.

Et moi de même, si ma mie
Comme avant voulait m'accueillir,
Adieu la guerre et sa furie!
Tout mon cœur n'aurait qu'un désir :
Avec elle vivre et mourir.

Souvenir d'Horace.



VOIX DU SORT

Jamais le disque solaire,
Dans son cours vainqueur,
Deux fois n'échauffe et n'éclaire
Les campagnes de la terre
D'une égale ardeur.

Jamais dans le même automne,
Deux fois, le beau fruit
Qu'avec soin mûrit Pomone

Sur le fût qu'il abandonne
Ne se reproduit.

Jamais le torrent qui passe
Ne garde l'élan
Des premiers bonds de sa trace;
Il s'épuise dans l'espace
Et meurt faible et lent.

Jamais, lorsque se desserre
Un doux nœud d'amour,
Si tendrement qu'on opère,
On ne le saurait refaire
Tel qu'au premier jour.

LE DÉLAISSÉ

J'étais un jour dans un jardin
Où fleurissait un beau jasmin;
En se penchant sur mon chemin
La blanche fleur avec tendresse
Me dit : Prends-moi pour ta maîtresse!
Une maîtresse !
Hélas, hélas!
Pauvre garçon, je n'en ai pas!

Un joyeux chantre du matin
Vint s'abattre près du jasmin
Et dit en son joli latin :
Écoute cet air de tendresse,
Afin d'en charmer ta maîtresse !
    Une maîtresse !
        Hélas, hélas !
Pauvre garçon, je n'en ai pas !

Doux rossignol et blanc jasmin,
Pour un plus fortuné destin
Conservez votre baume fin
Et vos chants d'amoureuse ivresse ;
Pour moi, je n'ai plus de maîtresse !
    Ah ! ma maîtresse !
        Hélas, hélas !
Le ciel ne me le rendra pas.

Entendu dans les Vosges.

LES PLEURS DE ROLAND

Je suis comme le noir nuage
   Par les vents emporté,
Et qui sous les grands cieux voyage
   Tristement ballotté.

Nuage heureux, son flanc d'albâtre
   Un jour fut tout vermeil;
Mais maintenant, lourd et bleuâtre,
   Il roule sans soleil.

Maintenant plus d'haleine douce,
Plus de zéphyr pour lui,
Il faut courir : le vent le pousse
Rudement jour et nuit.

Et plus il va, plus il est sombre,
Plus son flanc pluvieux
Recouvre de tristesse et d'ombre
Et la terre et les cieux.

Ainsi je suis : par la tempête
Agité, sans repos,
J'erre, je gronde et si j'arrête,
Las! c'est pour fondre en eaux.

Arioste.



CLYTIE

Toi qui cours à grands pas
Vers les plaines humides,
Toi qu'attirent les bras
Des jeunes néréides,
Retiens ton char de feu,
Soleil, je t'en supplie,
Et prends pitié, grand Dieu!
De la pauvre Clytie.

Vois comme de mon front
Les roses se ternissent !
D'un froid mortel et prompt
Mes deux lèvres pâlissent :
Semblable au vent du soir
Qui frémit dans l'espace,
Sur mon cœur sans espoir
Je sens la mort qui passe.

Ingrat qui n'aimes plus
Et, dès lors, me délaisses,
Souviens-toi, blond Phébus,
De mes folles tendresses.
Mais, hélas ! tout amant,
Quand la fleur est cueillie,
De son baume enivrant
Rarement se soucie.

J'ai beau le supplier,
Rien n'empêche sa fuite ;

Les pieds de son coursier
N'en volent que plus vite.
Déjà sur ses flancs nus
L'onde amère bouillonne,
Déjà je ne vois plus
Qu'un peu de sa couronne.

Adieu, divin soleil,
Doux soutien de ma vie !
Avec ton front vermeil
Mon âme s'est enfuie :
Je meurs, mais te suivra
Jusqu'au bout ma paupière,
Et la mort me prendra
En cherchant ta lumière.

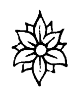
LAMENTO

Hélas! combien frêles choses
Sont les plaisirs de l'amour!
Un peu de vent sur des roses,
Le court éclat d'un beau jour.

De leur douceur souveraine
Que pouvons-nous retenir?
Presque rien, une ombre vaine,
Une idée, un souvenir.

Et plus on va, plus la trace
Se perd au cœur oublieux,
Plus l'aile du temps efface
Le sillon des jours heureux.

Amour, amour, ton délire
N'était fait que pour le ciel,
Et non pour les cœurs de cire
De l'habitacle mortel!



ÉNIGMES

I

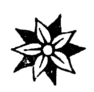
Si le vrai bonheur au terrestre empire
Est le doux moment où deux jeunes cœurs,
Remplis tous les deux d'égales ardeurs,
Au livre d'amour s'entendent pour lire :

Pourquoi, dès que l'un veut le livre clore
Soit par lassitude ou désir de mieux,
Voit-on toujours l'autre, hélas! malheureux,
Au livre d'amour vouloir lire encore?

II

Soit pour un temps, soit pour toute la vie,
Quitter sa belle ou bien être quitté,
Telle est partout la triste comédie
  De notre pauvre humanité.

Et quoi qu'on fasse, à chaque départie,
Toujours il faut soupirer ou pleurer :
S'il n'est lien qui dure dans la vie
  Pourquoi faut-il s'y rencontrer?



FLEUR DE BRUYÈRE

Fleur de bruyère,
Que vous charmez les yeux,
Lorsque rayonne aux plus sauvages lieux
Votre pourpre légère!

Fleur de bruyère,
Vous êtes douce au cœur
Comme l'éclair d'un moment de bonheur
Dans une vie amère.

Fleur de bruyère,
O rose des forêts !
Aux vains trésors des jardins les plus frais
L'abeille vous préfère.

Fleur de bruyère,
Las! vous brillez encor,
Que de vos sœurs le vent froid de la mort
A fait moisson entière.

Fleur de bruyère,
Laissez-moi vous cueillir :
Je veux des bois rendre le souvenir
A celle qui m'est chère.

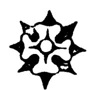
LE REPOS

Enfant, sous ce pin sublime
Asseyons-nous tous les deux :
L'ombre en est large et la cime
Rend un son mélodieux.

Comme une onde fraîche et pure
Qui s'écoule sans fracas,
Cet arbre avec son murmure
Te bercera dans mes bras :

Et, sur ta paupière blanche,
Ta paupière au bord vermeil,
Je verrai de branche en branche
Descendre le doux sommeil.

Imité de Platon.



LA VIGNE ET L'ORMEAU

Un jour l'ormeau dit à la vigne :
Aimable vigne, embrassons-nous ;
Je t'aime d'une ardeur insigne,
Et, jeune et vert, je me crois digne,
O vigne, d'être ton époux.

LA VIGNE.

Bel ormeau, j'ai besoin pour vivre
D'appuyer mes reins fléchissants :

Ta parole est douce et m'enivre,
Et bien volontiers je me livre
A tes bras forts et caressants.

L'ORMEAU.

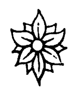
Que les autans, troupe inquiète,
Dans les airs fassent du fracas;
Chère vigne, mon large faîte
Préservera de la tempête
La fleur de tes frêles appas.

LA VIGNE.

Et moi, d'une riche couronne
J'ornerai ton front protecteur,
Et sur ton sein, aux jours d'automne,
J'exhalerai comme Érigone
Les plus doux parfums de mon cœur.

L'ORMEAU.

Charmante fille de la plaine,
Unissons-nous étroitement ;
Que l'amour divin nous enchaîne :
Le plaisir de la race humaine
Naîtra de notre embrassement.



LA COURSE DU BERGER

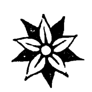
Las de mener mon troupeau vagabond
De monts en monts, de plaine en plaine,
Sur un roc près d'une fontaine
J'ai doucement laissé tomber mon front.
Là, le sommeil aux chansons de la source
A fermé mes yeux un instant;
J'ai dormi, puis, le cœur content,
J'ai rouvert l'œil et j'ai repris ma course.

Tout en marchant, j'ai mené mon troupeau
  Aux bords fleuris d'une rivière,
  D'une rivière où fraîche et claire
L'onde courait à travers maint roseau.
Tandis qu'agneaux paissaient l'herbe profonde,
  A fleur d'eau nageait le poisson,
  Et moi, les mains sur mon bâton,
Je contemplais ses mille jeux sous l'onde.

L'heure passait : mais voilà que des chants
  Frappent mon âme inattentive :
  Je regarde et, sur l'autre rive,
Je vois assis dans l'herbe deux amants.
Or ces enfants, au sein de la verdure,
  Sans voir qui venait si près d'eux,
  Comme au nid des oiseaux heureux
Chantaient l'amour et la belle nature.

A les ouïr, de mon antique ardeur
  Me revint douce souvenance;

Le temps de mon adolescence
Comme un trait d'or repassa dans mon cœur :
Et je leur dis : De cette heure bénie
Jouissez bien, heureux amants!
Car, comme l'onde aux bruits charmants,
L'heure d'amour sera bientôt enfuie.



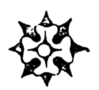
LES APPARENCES

Ce n'est pas toujours l'onde qui bouillonne
Le flot le moins pur,
Ni le firmament calme et qui rayonne
Le ciel le plus sûr.

Ce n'est pas toujours la fleur la plus belle
Qui sent le meilleur,
Ni l'oiseau montant sur la plus grande aile
Le plus haut rameur.

Ce n'est pas toujours cœur qui se lamente
Le plus douloureux,
Ni toujours celui qui rit et qui chante
Le moins soucieux.

Ce n'est pas toujours le dévot extrême
Le plus vrai croyant,
Ni toujours celui qui dit : Je vous aime,
Le mieux vous aimant.



SI MES DEUX MAINS ÉTAIENT CLÉS D'OR

Si mes deux mains étaient clés d'or,
J'ouvrirais le cœur de ma belle
Et j'obtiendrais de la rebelle
Ce qu'elle me refuse encor :
Si mes deux mains étaient clés d'or!

Si mes deux mains étaient clés d'or,
Son cœur serait sans fermeture;
J'y puiserais outre mesure

L'amour, ineffable trésor :
Si mes deux mains étaient clés d'or!

Mais las! je n'ai point de clés d'or
Pour ouvrir le cœur de ma belle,
Je n'ai qu'une plainte éternelle
Qui la fatigue et qui l'endort :
Hélas! je n'ai point de clés d'or!

Hélas! je n'ai point de clés d'or,
Et c'est là ma peine cruelle;
Car je mourrai sans que ma belle
De son cœur m'ouvre le trésor :
Hélas! je n'ai point de clés d'or!

BELLE ISABEAU

A sa fenètre une fille est rèvant :
Ses cheveux blonds flottent au gré du vent,
Et sur l'hermine
De sa blanche poitrine
De ses beaux yeux des pleurs tombent souvent.

Hélas! hélas! dit-elle avec soupir,
Je vois les champs tous les ans refleurir;

Puis l'été passe
Et l'hiver le remplace
Sans qu'amour vienne au logis me quérir.

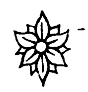
Hélas, hélas! profonde est ma douleur;
Car je le sens, m'adviendra le malheur,
Moi si gentille,
De rester toujours fille,
De rester fille avec un tendre cœur.

Sa mère vient sur son sein la presser
Et dit : Pourquoi tant de larmes verser?
Douce colombe,
Que ton aile retombe :
C'est ton orgueil qui te fait délaisser.

Si je savais un jeune et beau garçon
Pauvre d'argent, mais de cœur franc et bon,
Pour lui mon âme

Serait pleine de flamme,
Je l'aimerais, mère, avec passion.

Je sais, ma fille, un jeune et beau garçon :
Riche il n'est pas, mais il a le cœur bon,
Et, triste et sombre,
Depuis des jours sans nombre
Ce garçon t'aime à perdre la raison.



LE COMTE GUY

Dans un verger, au bord d'une fontaine
Dont claire est l'onde et dont blanche est l'arène,
Fille de roi, triste et le front pâli,
Pense à l'ami dont l'absence la peine :
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Ah! comte Guy! j'ai sombre destinée;
A vieux mari mon père m'a donnée :

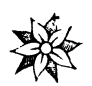
En son manoir toujours seule avec lui,
Jamais n'en sors, ni soir ni matinée.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Las! de l'époux la plainte est entendue,
Et de colère il vient, l'âme éperdue,
Battre la belle au cœur plein de souci
Tant qu'à ses pieds morte elle est étendue.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Bientôt, de mort la belle retirée
Invoque Dieu, pauvre désespérée!
Et dit : Seigneur! faites que mon ami
A mon secours vienne cette vesprée.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Au cœur de Dieu la prière est entrée :
Le comte est près de la douce éplorée...
Sous un grand arbre elle est seule avec lui,
Et là, d'amour mainte larme est pleurée.
Ah ! comte Guy !
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Romance d'un vieux trouvère, rajeunie.



LE ROI D'ARAGON

Un jour le roi d'Espagne
Du haut d'une montagne
Regardait sur la mer
Courir le flot amer.

Il voyait les galères
Actives et légères,
Avec un blanc sillon,
Monter à l'horizon.

Puis il voyait encore
Naples que le ciel dore
D'un rayon éclatant,
Et disait, soupirant :

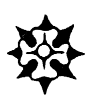
Cité pleine de charmes,
Que tu me vaux de larmes!
Tu me coûtes vingt ans
Les meilleurs de mon temps;

L'amour d'un noble frère
Qui n'avait point sur terre
Son pareil en beauté,
En intrépidité;

Tu me coûtes des hommes
Très-vaillants, et des sommes
A bâtir cent châteaux,
Cent villes à créneaux,

Puis encor, quel dommage!
Un charmant petit page,
Un doux enfant, ma foi,
Que j'aimais plus que moi.

Imité de l'espagnol.



LA FILLE DU MENDIANT

A l'ombre d'un mur en ruine,
Pauvre fille du mendiant,
Elle était là, se reposant
Les bras croisés sur sa poitrine...
Soudain passent de durs soldats
Qui vont l'entraînant sur leurs pas.

Elle paraît devant le trône,
Les deux pieds nus, le front baissé,

Devant le trône où haut placé
Le roi dans sa pourpre rayonne ;
Et l'on dit par toute la cour :
Elle est plus belle que le jour !

Comme une lune dans l'orage,
Elle brille sous ses haillons :
L'Égypte et tous ses Pharaons
N'ont jamais vu plus pur visage.
Les uns vantent ses noirs cheveux,
Les autres vantent ses beaux yeux.

Si douce est sa pâle figure,
Si gracieuse sa candeur,
Que le roi sent frémir son cœur...
Il se lève et dit : Je le jure,
Cette humble enfant de grand chemin
Sera mon épouse demain.

Imité de l'anglais.

LA DAME VERTE

O vous qui courez par les bois,
Jeunes gars à la jambe alerte,
Connaissez-vous la dame verte,
Avez-vous entendu sa voix?

On dit qu'elle est jeune et belle
Svelte comme le bouleau,
Vive comme l'hirondelle
Qui voltige au bord de l'eau.

Quand sur l'herbe elle s'avance,
Cette reine du printemps,
Tous les arbustes contents
Lui font humble révérence.

Le jour mollement assise
Sous les taillis les plus frais,
Des fleurettes à la brise
Elle conte les secrets;
Puis, lorsque la lune éclaire,
Elle chante des chansons
Si douces que leurs doux sons
Tous les rossignols font taire.

On dit aussi qu'il est sage
De ne pas trop l'écouter;
Car à son divin langage
Guère on ne peut résister.
Pris d'amour pour la sirène,
Le mortel qu'elle a ravi

Rarement est ressorti
De son verdoyant domaine.

Hélas! telle est l'aventure
Du châtelain d'Hérival :
Égaré sous la verdure
Par ce lai doux et fatal,
Auprès de l'enchanteresse
Il oublia pour toujours
La vierge qui, nuits et jours,
Mourait pour lui de tendresse.

O vous qui courez par les bois,
Jeunes gars à la jambe alerte,
Prenez garde à la dame verte,
Et surtout à sa douce voix.

Légende franc-comtoise.

LE LABOUREUR

Comme j'étais un matin dans les champs,
Au temps heureux où renaît la nature,
Un laboureur à la voix jeune et pure
Non loin de moi frappait l'air de ses chants.

Et de sa voix l'accent naïf et vrai
Me charmait l'âme et me faisait envie;
Car il disait : Non, il n'est pas de vie
Comme la nôtre aux jours du mois de mai!

Au gai matin nous voyons vers les cieux
L'oiseau monter, le frais sur la poitrine:
Et, jusqu'au soir, l'alouette divine
Gazouille et chante avec nos cœurs joyeux.

Traduit librement de Burns.



LE VIEUX PAUVRE

Je vais de hameaux en hameaux
Traînant le corps, penchant la face :
Je n'ai rien que mes deux sabots,
Mon bâton blanc et ma besace.

Souvent au bord d'un grand chemin
Je m'assieds sous le vert feuillage;
Et là, je montre de la main
La route au piéton qui voyage.

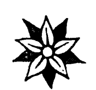
Je souris aux petits garçons
Qui me disent : Eh ! bonjour, père !
Et je leur chante des chansons
Pour égayer leur cœur sincère.

Ce n'est que lorsque j'ai bien faim
Que je demande aux gens l'aumône :
Ici, du vin, et là, du pain ;
Et presque partout l'on me donne.

Ah ! je n'ai pas le cœur méchant,
Je suis sans envie et sans ruse,
Et je bénis d'un vœu touchant
Qui me donne et qui me refuse.

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir
Sur ma vieillesse vagabonde?
Riche ou pauvre, il faut tous mourir :
Moins on a, mieux on sort du monde.

Si je suis bon, je sais que Dieu,
Bien qu'ici-bas ma part soit mince,
Quelque beau jour dans le ciel bleu
Me fera plus riche qu'un prince.



LES BLUETS

Les bluets sont fleuris;
Dans les blés jaunis
Ils croissent par mille.
Les bluets sont fleuris :
Sortons de la ville,
Sortons de Paris.

Ah! quel plaisir, Lucette,
Quel plaisir de respirer l'air

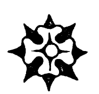
Autrement que par l'huis ouvert
D'une étroite chambrette!
Quel plaisir de voir dans les champs
La moisson toute blonde
Sous la fraîche haleine des vents,
S'enfler et rouler comme l'onde!

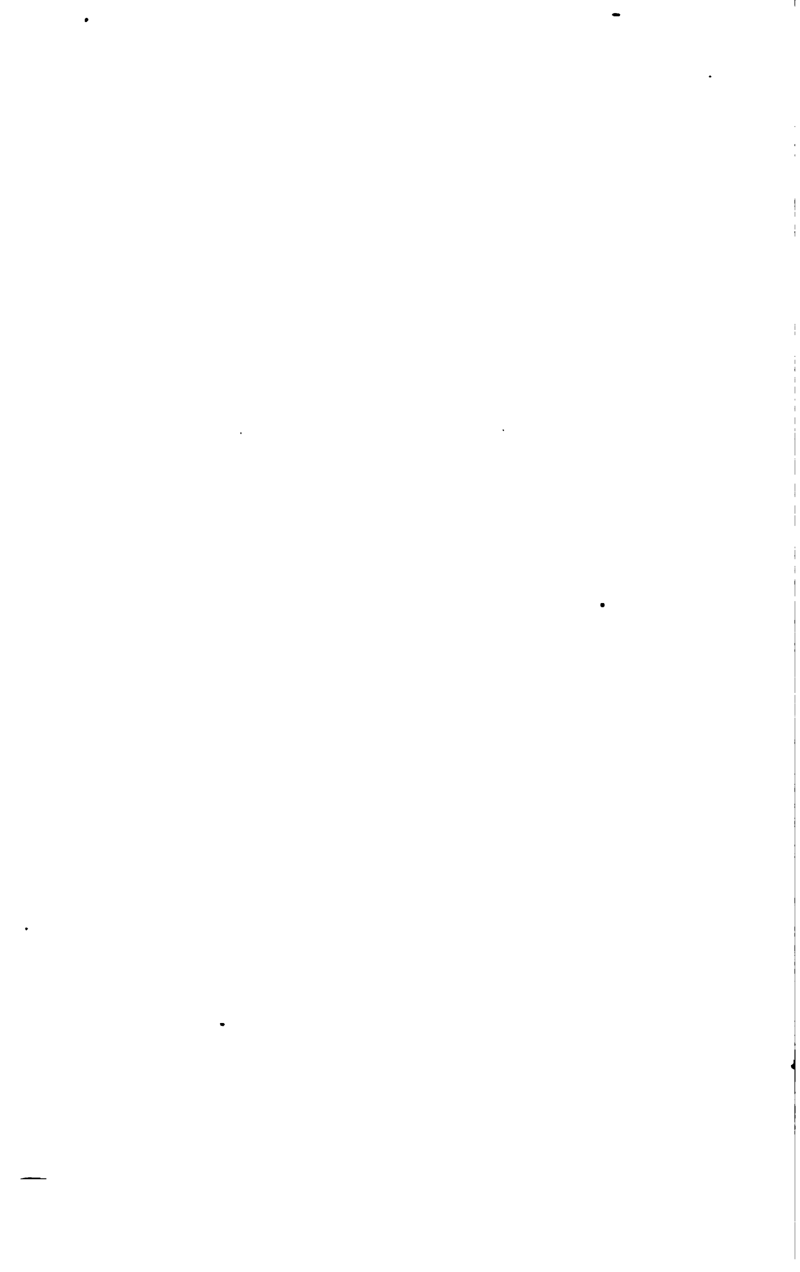
Prends à la main ta fille
Et, ton bras posé sur mon bras,
Allons faire un tour pas à pas,
Dans la plaine qui brille.
Tandis que les bluets en fleurs
Tenteront la chérie,
Des souvenirs doux à nos cœurs
Nous mettront l'âme en rêverie.

Les bluets, ma Lucette,
Sont fleurs que chérissent les cieux :
Je veux que notre enfant joyeux
S'en couronne la tête.

En lui voyant l'azur au front,
Tous les gens de la plaine
Avec un sourire diront :
Vive l'été : voilà sa reine!

Les bluets sont fleuris;
Dans les blés jaunis
Ils croissent par mille.
Les bluets sont fleuris :
Sortons de la ville,
Sortons de Paris.





LES DEUX IVRESSES

Quand, le soir, ta lèvre vermeille,
Ta lèvre au doux velours pareille,
Sur la mienne s'en vient frémir,
        Ah! quel plaisir!

Mais quand, les yeux remplis de larmes,
Tu m'appelles dans tes alarmes
Et presses mon cœur sur ton cœur,
        Oh! quel bonheur!

LE JOUEUR DE VIELLE

Assez, assez tourner ta vielle :
Voici deux sous, tiens, pauvre enfant !
Merci de ta chanson nouvelle,
De ton air vif et sautillant.

Pourquoi rester dans cette rue
Où de toi l'on fait si peu cas?
Jouer ici, peine perdue :
L'on passe et ne t'écoute pas.

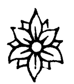
Il est des endroits dans la ville
Moins riches et moins fréquentés
Où de ta vielle, enfant débile,
Les airs seront mieux écoutés.

Ce sont ceux que le pauvre habite,
Ceux où, penché sur un métier,
L'ouvrier, dans un humble gîte,
Passe le jour à travailler.

Porte en ces lieux ta manivelle.
Et là, de gentille façon,
Fais éclore, sous ta main frêle
Une douce et tendre chanson.

Là, plus d'une fenêtre sombre
Pour t'écouter s'entr'ouvrira :
Même à tes pieds du sein de l'ombre
Plus d'un gros sou rebondira ;

Car musique aux notes de flamme
Fait au pauvre un bien sans pareil :
Elle est pour l'hiver de son âme
Un rayon de divin soleil.



LA CHATAIGNE

La châtaigne commence
A paraître aux faubourgs :
C'est l'hiver qui s'avance;
Adieu les beaux jours!

Cher Paris, tes dimanches
Ne verront plus sortir
Habits neufs, robes blanches
Avec tant de plaisir.

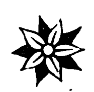
Fleur en main, l'âme tendre,
Aux champs l'on n'ira plus
Folâtrer et s'étendre
Sur les gazons touffus.

Plus de filles alertes
Tout le jour travaillant,
Les fenêtres ouvertes,
Au soleil sémillant;
Plus de jeux à la brune
Sur le seuil des maisons,
D'amours au clair de lune,
De danses, de chansons !

Il faut que l'on reprenne
Les ennuis du logis,
Et les longs jours de peine
Et les plus longues nuits;
Et que chacun demeure
Près d'un rouge tison

A voir s'écouler l'heure :
Oh! la triste saison!

La châtaigne commence
A paraître aux faubourgs;
C'est l'hiver qui s'avance :
Adieu les beaux jours!



LE RÊVE DE LA SERVANTE

L'autre jour la pauvre Marie
Dans une rue entend chanter,
Au fond d'une cage fleurie
Une alouette au cri léger;
Et voilà que son âme en peine
S'ouvre aux rêves les plus touchants,
Car cette note lui ramène
La douce image de ses champs.

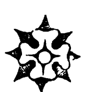
Soudain elle voit sa montagne
S'élever au milieu des airs,
Les beaux vallons de la Limagne
Avec leurs grands châtaigniers verts;
Elle voit le ruisseau rapide
Qui descend du coteau voisin
Porter son eau vive et limpide
A la meule du vieux moulin;

Elle voit le vert pâturage
Où tant de fois elle a mené
Une chèvre blanche et sauvage
Bondir avec son nouveau-né;
Elle voit sa vieille chaumière,
Son cher nid, sous les arbres frais,
Où tout ce qu'elle aime sur terre
Loin d'elle, hélas! réside en paix;

Elle s'arrête, et sa pensée
Avec son âme est dans les cieux;

Mais l'image tant caressée
Bientôt se dérobe à ses yeux.
Un bruit chasse sa rêverie;
Elle sort de sa douce erreur;
Adieu montagne, adieu prairie,
Avec vous était le bonheur!

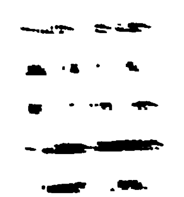
Souvenir de Wordsworth.



LES AILES

Des ailes, des ailes!
Oiseaux des forêts,
Comme vous, des ailes
Légères et belles
Combien je voudrais!

Des ailes, des ailes
De blanche couleur,
Pour voler sur elles





LIBERTAS

Il est bien doux d'errer sur les montagnes
Et dans les champs au gazon velouté,
Comme le fils des célestes campagnes,
au léger par les vents emporté :
Vive la liberté!

ien doux, la nuit, quand le froid sème
ancs flocons sur le sol attristé,
eposer près de celle qu'on aime.

Sous un toit chaud, en toute sûreté :
Vive la liberté!

Il est bien doux de prendre de la peine
Et d'amasser de l'or en quantité,
Pour faire rois de son petit domaine
Les fruits charmants de sa virilité :
Vive la liberté!

Il est bien doux, sur les ailes de l'âme,
De parcourir le monde illimité,
Sans autre borne à ses pensers de flamme
Que la justice et la divinité :
Vive la liberté!

L'ÉTOILE

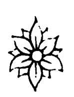
Pèlerine des cieux
En éternel voyage,
Étoile, dont l'image
Se dérobe à mes yeux;
Qui te pousse en l'espace
D'une si vive ardeur
Et fait de ta lueur
Un feu follet qui passe?

Bien doux il me serait
De te revoir encore,
Doux astre que j'implore
Et vois fuir à regret;
Car mon âme alanguie,
Chaque soir dans les cieux,
Aimerait à tes feux
Reprendre un peu de vie.

Mais qu'est-ce que le vent
D'une bouche mortelle,
Pour retenir près d'elle
Ton doux globe mouvant!
Oh! qu'est-ce que mon âme
Et tout son vain plaisir
Près du noble désir
Qui te meut et t'enflamme!

Va, poursuis ton destin,
O fille de lumière!

Abandonne la terre
Pour un sort plus divin.
Vers l'essence éternelle
Hâte-toi de courir,
Afin de devenir
De plus belle en plus belle.



LUX

Du ciel descend la lumière éclatante,
Et comme un fleuve elle y coule abondante.

Entre chaque être et le fort créateur,
La lumière est un doux médiateur.

Avant la terre et le soleil lui-même
Étincelait la lumière suprême.

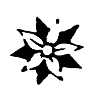
13.

[illegible]
[illegible]

Toujours plus [illegible] toujours plus radieuses.
Tombent d'en haut les flèches lumineuses.

Aujourd'hui même au [illegible] et d'ombres chargé.
Dans la lumière un jour sera plongé.

Imité du comte Platen.



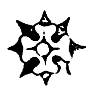
CHANSON DE BETTINE

Je sens dans mon âme
Ce que sent le grain,
Quand l'être divin
Sur la terre en flamme
Verse, au renouveau,
La fraîcheur de l'eau.

Le plus petit germe,
Le moindre embryon,

Encore en prison
Sous la terre ferme,
Pressent la saison
De sa floraison.

Et moi tout de même :
Dans mon humble coin
Je pressens de loin
Le bonheur suprême,
L'avenir serein
D'un amour sans fin.



LE TOMBEAU

Je fus, un jour de mai,
Voir le lit de verdure
Où celle que j'aimai
Dort, pauvre créature!

Un rosier des plus verts
Fleurissait auprès d'elle :
Il embaumait les airs
De son odeur nouvelle.

Je restai bien longtemps
Devant, les yeux en larmes :
Les tombes au printemps
Revêtent tant de charmes.

Quand je voulus partir,
L'arbre à la fleur divine,
Semblant me retenir,
M'accrocha d'une épine.

Las! je crus un moment
Que l'âme de ma mie
Avait en mouvement
Mis la branche fleurie;

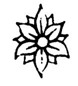
Et je pensai soudain
Au temps où, douce chose!
Me retenaient sa main
Et ses lèvres de rose.

LA TOURTERELLE

La tourterelle au fond des bois
Roucoule une chanson plaintive :
Aux soupirs de sa triste voix
Je n'ai pas l'âme inattentive.

Quelque dur que soit le tourment
Qui fait battre ce cœur fidèle,
Je voudrais bien en ce moment
Gémir et me plaindre comme elle.

O mes amis! bonheur d'élus
Vaut seul l'instant où l'on adore :
Dites à ceux qui n'aiment plus,
S'ils le peuvent, d'aimer encore!



CAUSERIE

ELLE.

Comment se fait-il que la beauté change
Aux yeux de celui qui n'a plus d'amour,
Si bien que son cœur ne peut, chose étrange,
Croire qu'elle fut son idole un jour?

LUI.

C'est que la beauté, ce charme suprême,
A moins dans les yeux qu'au cœur son secret :

Qu'est-ce que beauté? c'est ce que l'on aime,
Telle heure et tel jour, c'est ce qui nous plaît.

ELLE.

Alors, quand désir d'amour vous entraîne,
De tout son pouvoir on doit résister
Pour ne pas sentir la cuisante peine
De voir, malgré soi, l'aimé vous quitter.

LUI.

A quoi bon un plan que l'on ne peut suivre,
Et quand vient l'amour pourquoi donc le fuir?
Il nous faut aimer comme il nous faut vivre,
Vivre en sachant bien qu'il faudra mourir.

SI L'ON A DU CŒUR...

Suivre tes pas, Amour,
N'est point toujours folie,
Fatale fantaisie
Dont il faille en la vie
Trop regretter le jour.

C'est au vœu de nature
Céder comme l'oiseau

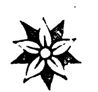
Qui vole où brille l'eau,
Où chante le roseau,
Où fleurit la verdure.

Puis Amour est un dieu
Dont l'aile souveraine
De la terrestre plaine
Tend à monter, hautaine,
Jusqu'au céleste feu.

Qu'importe que ce maître
Si libre, en son essor,
Vous quitte ou brise à mort,
Mauvais n'est point le sort
Qui vous le fit connaître;

Car, si l'on a du cœur,
Malgré l'âpre détresse

Qui succède à l'ivresse,
Le dieu toujours vous laisse
Et plus haut, et meilleur.



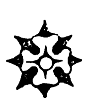
A LA VIOLETTE ENCORE

Toutes les fois que dans les champs
Printemps remet nature en fête,
Mon cœur laisse échapper des chants
En ton honneur, ô violette!

D'autres fleurs l'emportent sur toi,
Rose et lis brillent davantage;
Mais tu seras toujours pour moi
La fleur de l'amant et du sage.

Quand je respire ton odeur
Je crois respirer l'ambroisie
Qui s'exhale d'un tendre cœur,
Qu'un baiser de flamme extasie.

Puis mon esprit remonte aux jours,
Où, sous les ombrages d'Athènes,
Platon à ses divins discours
Mêlait tes divines haleines.



DOCTRINA

Quels beaux jours que ceux où nature,
Ceignant sa robe de verdure,
Pour nous est prodigue du bien !
Qui peut, quand l'air s'emplit de flammes,
Qu'Amour parle à toutes les âmes,
Ne pas avoir le cœur païen !

Qui peut voir les aubes vermeilles,
Les bois en fleurs, les vertes treilles.

Sans chanter Pan, les pieds fourchus;
Qui peut voir à travers l'espace
La beauté passer dans sa grâce
Sans l'adorer comme Vénus!

Soyons païens, mais de l'espèce
La plus noble, celle de Grèce;
En délicats sachons jouir :
Sans flétrir sa tige divine,
Joncher le sol de sa ruine,
Savourons la fleur du plaisir.

Puis, lorsque de la pâle automne
L'hiver effeuillant la couronne
Nous reprendra dans ses liens,
Durant le long deuil de la terre
Ouvrons nos cœurs à la misère,
Et, chers amis, soyons chrétiens.

FOLLE JEUNESSE

Si jeunesse savait
Les choses de la vie,
Comme cette étourdie
Souvent s'épargnerait
La plainte et le regret!

Mais elle ne sait pas,
Et l'adorable folle

A tous les piéges vole
Et de funestes lacs
Embarrasse ses pas.

Et cependant pourquoi
Lui vouloir la sagesse?
Moins folle, la jeunesse
Aurait-elle, ma foi,
La grâce que j'y voi?

Il faut, en son printemps,
Que cette fougue neuve
Passe par mainte épreuve
Pour comprendre le sens
De la vie et du temps.

O jeunesse sans yeux,
Cours donc à l'aventure
Briser ta forme pure

Sur les rocs anguleux
D'un monde cauteleux!

Quels que soient les effets
De ton imprévoyance,
Va, toute ma science
Encor je donnerais
Pour subir tes échecs;

Oui, pour les jours d'orage
Du printemps le moins vert,
Je donnerais, peu sage,
L'azur tranquille et clair
Du plus beau ciel d'hiver.

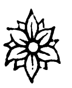


ÉLOGE D'HAFIZ

GHAZEL.

J'aime Hafiz, le rimeur divin,
Parce qu'au doux plaisir enclin
En dépit de Mahom lui-même
Il boit et chante le bon vin.
Je l'aime encor parce qu'il aime
La rose à l'éclat purpurin
Et que toujours sa grâce extrême
La mêle aux coupes d'un festin.

Vin et rose vont bien ensemble ;
Entre eux plus d'un signe commun ;
Leur couleur souvent se ressemble,
Même ivresse dans leur parfum ;
Et puis quelle leçon charmante
Exhale ce mélange fin,
Pour l'âme tendre et trop aimante
Quel enseignement souverain !
L'une vous dit : Je suis la vie
Fraîche et rapide en son déclin ;
L'autre : l'onde où parfois s'oublie
L'amertume de son destin.

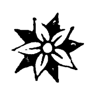


RÊVONS TOUJOURS

Rèves charmants qui bercez le sommeil,
Pourquoi nous fuir au lever de l'aurore
Auprès de nous restez, restez encore,
Malgré le jour et le réveil.

Sans vous, hélas! la vie est un désert,
Un noir landier d'une amère tristesse,
Où peu de temps les roses de liesse
Rayonnent sur le gazon vert.

Mais rêverie en fait un champ semé
De fleurs sans fin : O fils de l'ombre noire,
Comme au sommeil faites-moi toujours croire
Que j'aime.... et que je suis aimé.

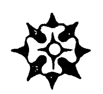


L'ÉTERNEL INDÉPENDANT

Lorsque d'un logis Amour est en quête,
Par monts et par vaux de l'aile il se meut;
Humble ou grand, tout cœur lui va pour retraite;
C'est l'esprit divin qui pose où il veut.

Une fois campé dans son nid de flamme
Le mettre dehors, nul bras ne le peut :
Pour l'en arracher faudrait briser l'âme;
C'est l'esprit divin qui flambe où il veut.

Cependant s'il passe en l'air d'autres charmes,
Si quelqu'autre cœur l'attire et l'émeut,
Rien ne le retient, ni transports ni larmes;
C'est l'esprit divin qui vole où il veut.





EPILOGUE

ÉPILOGUE

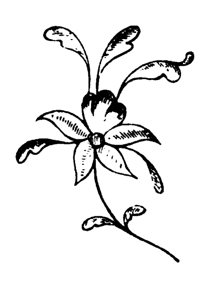
Après l'amour, ivresse d'un moment,
La plus douce folie
C'est de son cœur de laisser mollement
Couler la rêverie,
Et d'embellir la voix du sentiment
D'une rime fleurie.

Jeu d'Apollon, ô doux plaisir des vers,
Qui de toi ne raffole,
Comme avec toi sous les ombrages verts
Le temps léger s'envole,
Et comme aussi du souffle des hivers
Ton charme nous console!

A de plus forts, de plus ambitieux,
J'abandonne sans peine
Le beau laurier des fronts victorieux
Et la volupté vaine
De revêtir au cri d'un peuple heureux
La toge souveraine.

Pour moi, mon vœu le plus vif ici-bas
C'est un peu de richesse,

Du loisir, et, si Dieu ne me prend pas,
Une verte vieillesse
Pour m'enivrer jusqu'au jour du trépas
De l'onde du Permesse.





NOTES

Le **ghazel** est une sorte de petit poëme élégiaque très-usité chez les Arabes et les Persans. Il est généralement composé de quatorze vers de mesure pareille, quelque fois plus. Il commence par deux rimes semblables, puis vient un troisième vers qui ne rime ni avec ceux qui le précèdent, ni avec celui qui le suit. Le quatrième vers rime de nouveau avec les deux premiers et ainsi de suite jusqu'à la fin. Le dernier vers doit toujours rimer avec le premier ; souvent c'est le même mot qui rime d'un bout á l'autre. J'ai donné trois exemples de **ghazel** ; ils suffisent, je l'espère, à faire comprendre cette forme de poësie qui n'est pas sans grâce et sans charmes.

Le Comte Guy et **Belle Isabeau**, sont deux pièces de vers tirées du **Romancero français** de M. Paulin Paris. La dernière est une imitation très-lointaine de l'original.

Plusieurs compositeurs distingués ayant bien voulu s'occuper de mes chansons et odelettes, c'est un devoir et un plaisir pour moi de les signaler à l'attention du public.

Madame Mélanie Dentu a honoré de ses fines et ravissantes mélodies, **l'Amour des Chansons**, **la Violette**, **la Châtaigne**, **les Bluets**, **Fleur de Bruyère**, **Suzette**, **le comte Guy**, **la Dame verte**, **la Fille du mendiant**, **le Rêve de la servante**, **le Délaissé**.

L'Hirondelle a inspiré quelques jolies notes à Madame Pauline du Chambge.

M. Albert de Wailly a aussi composé deux mélodies charmantes sur **la Vigne et l'Ormeau** et **les Bords de la mer**.

Puis est venu M. J.-B. Laurens de Montpellier, qui a enrichi une grande partie de mon recueil des accents de sa gracieuse et savante musique.

Les éditeurs des airs composés sur mes paroles sont MM. Léon Escudier, L. Richault, Catelin et Paté.

TABLE



TABLE

FIN DE LA TABLE.





